

Zeitschrift: Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger
Herausgeber: Organisation des Suisses de l'étranger
Band: 39 (2012)
Heft: 3

Artikel: Tout ou rien et surtout pas de demi-mesures
Autor: Di Falco, Daniel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-913002>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Tout ou rien et surtout pas de demi-mesures

«Rousseau pour tous»? Avant de prendre un peu trop nos aises avec l'initiateur de l'écologie, le précurseur du mouvement Occupy et le père des randonneurs – tentons, pour son 300e anniversaire, de lui redonner de son mordant.

Par Daniel Di Falco

Vivants, on les trouve petits, morts, on les grandit et on se délecte de leur éclat – tel est le destin des grands esprits. Et celui de Genève et de Jean-Jacques Rousseau, philosophe, pédagogue, écrivain, compositeur et botaniste. D'une manière juste un peu plus radicale.

9 juin 1762: l'écrivain s'enfuit de Paris en calèche, frappé par un mandat d'arrêt à cause de son roman «Émile», qui, outre sa réforme pédagogique, se déclare en faveur d'une religion sans église. Ses livres saisis par la police sont brûlés dans la cour du Palais de justice sur décret du Parlement. Rousseau se rend à Genève dans l'espoir d'être accueilli par la ville où il a vu le jour le 28 juin 1712. Fier de se dire «citoyen de Genève», il a décrit la ville comme «un modèle pour tous les autres peuples».

Genève l'accueille – comme persona non grata. En plus de l'«Émile», les édiles ne tardent pas à interdire aussi son «Contrat social». Rousseau est recherché pour être arrêté. Ses livres sont brûlés devant l'Hôtel de Ville. Il poursuit sa fuite et, après avoir été rejeté également à Berne, c'est à Neuchâtel, alors sous domination prussienne, qu'il obtient l'asile. En exil, Rousseau prendra sa revanche dans une guerre par écrits interposés contre les Genevois et, dans une lettre au maire, lui jette son droit de cité aux pieds.

Et en 2012? Pour ses 300 ans, Genève lui offre un somptueux gâteau d'anniversaire et c'est à peine si un jour se passera sans événement en son honneur. La ville a rénové l'île Rousseau, où elle a planté des peupliers, et la statue à l'effigie de l'écrivain. Une nouvelle maison de la littérature porte son nom et la société Jean-Jacques Rousseau, qui publie l'intégralité de son œuvre, bénéficie désormais de subventions correctes. Rousseau fait partie du patrimoine mondial de l'Unesco et son nom appartient au capital

touristique des Genevois: avec Dunant et Calvin, il contribue à la renommée mondiale de la ville, à ce que l'on appelle l'esprit de Genève. Les guides officiels ne cachent pas qu'à l'époque, il a été banni et que ses livres ont été brûlés «par peur du vent révolutionnaire qu'ils faisaient souffler».

Mais pour en arriver là, il a fallu bien du temps. Le monument sur la petite île du

aussi le leitmotiv de célébrations du tricentenaire en 2012.

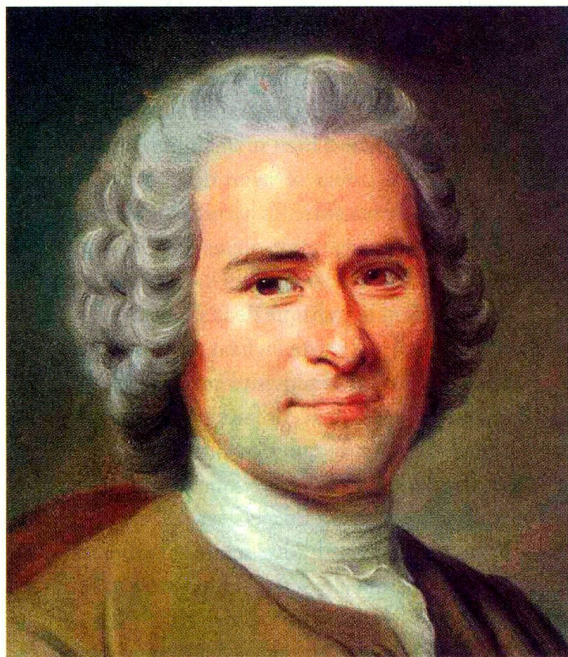
Rousseau pour tous? Rousseau pour tous, oui, et Rousseau pour tout. En mars, il y a eu à New York une conférence en son honneur, avec non seulement des personnalités politiques et scientifiques et un représentant du mouvement Occupy Wall Street, mais aussi Pascal Couchepin, qui a expliqué

ce que Rousseau penserait de l'état actuel de nos démocraties. Il se ferait des soucis, les mêmes d'ailleurs que l'ancien conseiller fédéral: augmentation des inégalités sociales, perte de l'esprit de solidarité et pouvoir de l'argent dans la politique. D'après Couchepin, Rousseau aurait traité de féodalisme le fait que l'industrie financière «confisque une si grande part des richesses». Rousseau réunit toutes ces tendances: il est en même temps la voix de l'homme d'État du Palais fédéral, de l'activiste anticapitaliste de la rue et du philosophe du XVIII^e siècle.

Mille réponses

N'a-t-il pas dit que le «système financier» menace chaque République et que «ce mot de finance est un mot d'esclave»? C'est ce qu'on peut lire dans le «Contrat

social». Et il a dit tant et tant d'autres choses qui rendent sa pensée si actuelle. Rousseau est le premier à avoir considéré le peuple comme souverain et c'est ce qui fait de lui le patron des «indignés» et des «citoyens enragés» dans ce combat contre l'arrogance de ceux qui détiennent le pouvoir. Il est aussi le premier à avoir affronté si radicalement le pouvoir de la science et de la technique, au nom de la nature et de la morale. Même si le concept n'existait pas encore, il serait aujourd'hui un écolo, un vert et un objecteur de croissance. Il a démonté le mythe de la bénédiction du progrès et révélé une autre vé-



Jean-Jacques Rousseau
peint par Maurice Quentin de La Tour (1753)

Rhône est une œuvre des révolutionnaires de 1846. Ils vénéraient Rousseau qu'ils considéraient comme un pionnier de la démocratie, provoquant le vieux pouvoir, le patriciat et l'église de Genève. Pour eux, c'était un athée qui a répandu en France les idées à l'origine de la terreur révolutionnaire. Le conflit s'est poursuivi en 1878, l'année du 100e anniversaire de son décès, mais en 1912, il n'en restait déjà plus rien: son bicentenaire a donné lieu à une fête populaire, les Genevois s'étant réconciliés avec eux-mêmes et les côtés moins explosifs de Rousseau. «Rousseau pour tous», tel est

rité: la victoire de la raison détruit dans l'homme l'humanité, la fraternité.

La raison? En aucun cas! Rousseau a libéré les sentiments de leurs fers. «Je suis mon cœur», disait-il. En effet, aucun philosophe n'a autant œuvré pour la bonne réputation des sentiments et de la conscience. Il opposait la société, son corset de conventions et son souci du paraître à l'homme à l'état de nature, honnête et authentique, originel et immédiat. La conscience de la justice sociale, le combat pour les droits de l'homme et l'engagement humanitaire s'en inspirent encore de nos jours.

Intemporalité et actualité

En faut-il plus pour prouver la modernité du philosophe tricentenaire? On pourrait aussi le considérer comme le père de tous les marginaux du fait de sa robinsonnade sur l'île Saint-Pierre sur le lac de Bièvre en 1765. Comme il est aussi le précurseur de la randonnée, du fait de sa passion pour la promenade et de son engouement pour la nature. C'est l'initiateur d'un choix de vie au vert, étant donné son dégoût des villes et son amour pour la vie à la campagne. Et quelqu'un d'ores et déjà affirmé cette année que sans Rousseau, il n'y aurait pas d'alimentation bio.

Rousseau pour tous? Rousseau en nous tous. Mais que reste-t-il encore de lui? Apparemment, ce Rousseau aurait tellement marqué la pensée occidentale qu'on le rencontrerait aujourd'hui à chaque coin de notre perception de nous-mêmes. Il a réellement eu un effet durable, en profondeur. Ses idées qui, à l'origine, avaient justifié un mandat d'arrêt, font maintenant partie du sens commun. Chapeau, Rousseau! Nous avons un an pour le remercier de nous avoir faits ce que nous sommes.

Mais ce n'est pas le plus intéressant. On aurait d'ailleurs mélangé deux choses: l'intemporalité et l'actualité. Rousseau, précurseur de tout, sans exception? On pourrait alors très bien s'empreser de l'oublier. Que nous apprend-il que nous n'ayons pas déjà assimilé depuis longtemps? Si Rousseau a aujourd'hui quelque chose à nous dire – pour nous inquiéter et non pour nous apaiser – c'est que, loin de vouloir confirmer les certitudes de ses contemporains, il voulait plutôt les renverser.

Revenons donc en 1750. La question mise au concours cette année-là par l'Académie de Dijon visait à déterminer si le progrès

des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. Rousseau y répond en écrivant le «Discours sur les Sciences et les Arts», qui effraie l'Europe et le propulse dans la célébrité. Il remporte le concours en proposant une réflexion bouleversante selon laquelle l'évolution de la civilisation mène en fait au déclin et à la décadence: à l'état de nature, l'homme vit indépendant et libre, en société, il vit comme un esclave aux chaînes de plus en plus serrées. Le mal serait dans l'essence même de la société. Il faut imaginer ce scandale à l'époque des Lumières, qui célèbrent l'amélioration continue, et même inévitable, des conditions de vie par la science et à la technique.

Rousseau creuse ici le fossé autour duquel il construira toute sa philosophie: la nature est bonne, la société mauvaise. Douze ans plus tard, ses deux œuvres majeures paraissent presque au même moment. Ce sont les deux livres qui le contraindront à l'exil en 1762 et, quand bien même le «Contrat social» et l'«Émile» seraient des tentatives pour combler ce fossé, ils le creusent encore davantage.

La théorie et la pratique de la démocratie

À supposer qu'il existe un État, mais un État raisonnable et non plus un État dans lequel l'Église et le roi peuvent faire passer leur tyrannie pour un mandat de droit divin, sur quelles bases cette République devrait-elle être conçue et fondée? C'est le sujet du «Contrat social». L'idée selon laquelle un État est juste seulement s'il repose mentalement sur un contrat, sur une union d'hommes libres et égaux, avait déjà effleuré plusieurs philosophes avant lui. Mais Rousseau rejette toutes ces idées et s'oppose à ses prédécesseurs en faisant de la liberté et de l'égalité des critères encore plus décisifs pour résoudre le problème de la conciliation de la nature humaine avec le pouvoir politique. Il faut «trouver une forme d'association [...] par laquelle chacun s'unissant à tous n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant». Seul le droit peut être au-dessus de l'individu.

Voilà une déclaration à laquelle on pourrait souscrire: il est évident que nous sommes tous des démocrates libres et que nous n'obéissons pas aux hommes, mais aux lois. Mais Rousseau ne tarde pas à démontrer que ce n'est là que théorie et que ça restera toujours de la théorie. Un

simple parlementaire, même élu, s'élève déjà au-dessus des autres citoyens. Et au-dessus des lois, d'autant plus qu'il les fait. «À l'instant qu'un peuple se donne des représentants, il n'est plus libre», écrit Rousseau. Ce qu'il exige, c'est un État sans politiciens ni gouvernement ni administrations, ce qui est inimaginable dans les conditions de vie modernes.

Ce à quoi s'ajoute qu'il existe dans sa République absolue un bien commun absolu, un intérêt de tous à l'égalité et à la liberté devenu pour ainsi dire État, ce qu'il ne faut jamais outrepasser, même lors d'un vote. «Ceci suppose, il est vrai, que tous



Statue de Rousseau sise à l'île Saint-Pierre sur le lac de Bièvre

les caractères de la volonté générale sont encore dans la pluralité; quand ils cessent d'y être, quelque parti qu'on prenne, il n'y a plus de liberté.» Ce qui entre en contradiction avec la compréhension actuelle de la démocratie selon laquelle il existe des intérêts concurrents parmi lesquels la majorité tranche.

Hommes et bourgeois

Pour Rousseau, rien n'est négociable: la liberté et l'égalité existent totalement ou n'existent pas. Son «Contrat social» ne se veut pas le projet d'une République idéale, mais au contraire la preuve qu'à son époque déjà, l'État juste est impossible et que l'homme citoyen a perdu le royaume originel de liberté et d'égalité. Et de nos jours?

Rousseau est comme une épine dans la peau de la démocratie «réelle». Qu'en est-il des minorités? Des décisions populaires qui nient l'impératif de liberté et d'égalité? Peut-il y avoir une instance qui veille à l'application des lois avec des moyens illégaux? Ce que Rousseau a d'actuel, c'est l'inquiétude salutaire qui nous pousse à nous interroger sur ce que nous sommes réellement lorsque nous nous appelons démocrates.

Avec le «Contrat social», Rousseau enterre la République, ce qui n'est pas sans conséquences. La même année paraît l'«Émile». Ce traité déguisé en roman ne traite pas de pédagogie ni d'éducation publique. Dans la

xalement, elle ne peut se dérouler que dans une sphère artificielle qui protège l'enfant de la société. Voici de nouveau le fossé de Rousseau: d'un côté l'éducation naturelle, de l'autre l'éducation publique, d'un côté le bien de l'individu, de l'autre son intégration dans la société.

Le héros du roman grandit seul à la campagne, sous la protection d'un précepteur nommé Jean-Jacques (Rousseau, évidemment). Émile doit découvrir sa liberté innée qui lui permettra plus tard de survivre à l'extérieur. Le précepteur s'attelle à cette tâche chaque jour de toutes ses forces pendant vingt ans. Puis tout va quand même de travers: à la fin, nous retrouvons un homme solitaire et malheureux, meurtri par le destin. «Tout s'est évanoui comme un songe», écrit Émile à son précepteur. «Jeune encore, j'ai tout perdu, femme, enfants, amis, tout enfin, jusqu'au commerce de mes semblables. Mon cœur a été déchiré par tous ses attachements.»

Le jeune homme est au fond du gouffre – dans cet abîme que Rousseau montre une fois de plus à son public: l'homme est bon par nature, mais aucun rapprochement n'est possible entre lui et la société. La vision d'une vie réussie échoue aussi parce qu'il faudrait pour cela un contrôle total sur l'élève. Une République réconciliant l'homme et le citoyen est impossible et il en va de même d'une éducation qui supporterait la contradiction entre l'individu et la société. Le diagnostic de Rousseau est accablant, et ne correspond en aucune manière au grand bienfaiteur de l'humanité exposé un peu partout cette année.

Le principe et la réalité

Jean-Jacques Rousseau aurait eu trois cents ans le 28 juin. Ses deux œuvres majeures en auront deux cent cinquante. Elles sont devenues très vite, bien qu'il s'en soit défendu à plusieurs reprises, des recettes et scénarios pour des bibles révolutionnaires, sur le plan politique pour le «Contrat social», et pédagogique pour l'«Émile». Rousseau a toujours été convaincu qu'il était impossible d'inverser l'évolution de la civilisation. «Un retour à la nature»? Cette pensée qui détermine l'image du philosophe n'est pourtant pas de lui. Rousseau exclut strictement ce choix: il ne promet aucune utopie, surtout passiste; tout ce qu'il a à offrir est le spectacle profond du malheur et des contradictions dans lesquels la vie moderne précipite

l'humanité. C'est aussi le sens qu'il a donné à son «Émile»: ce livre «tant lu, si peu entendu, si mal apprécié n'est qu'un traité de la bonté originelle de l'homme destiné à montrer comment le vice et l'erreur, étrangers à sa constitution s'y introduisent du dehors et l'altèrent insensiblement.»

En principe, du moins. Mais Rousseau est homme de principes et il est vain de chercher en lui un quelconque sens des réalités. Peut-être est-ce déjà en soi une provocation à une époque comme la nôtre, qui vénère par-dessus tout les solutions réalistes. Mais Rousseau, lui, ne se laisse pas corrompre. Il nous présente des principes d'une certaine valeur, de la démocratie ou une éducation adaptée à l'enfant, et ses livres sont comme des monuments où il projette ce qu'il en reste au bout du compte.

Son ennemi intime, Voltaire, la grande figure des Lumières, nous a livré une remarque qu'il avait annotée en marge d'un des livres de Rousseau: «Tu exagères toujours tout.» Mais c'est justement parce qu'il s'est montré si catégorique et si impitoyable que ses démonstrations restent aujourd'hui difficilement réfutables. Et en ce qui concerne les principes, il en reste finalement moins que ce que l'on pouvait espérer. Chez Rousseau, ce n'est pas contraire aux idéaux, qu'il respecte. Ce qui est un échec, c'est la réalité qu'on en a faite. Rousseau nous importune et nous bouleverse en nous rappelant que nous échouons toujours à cause de nos propres exigences. Il vient nous tirer de notre torpeur. Toujours et encore.

DANIEL DI FALCO est historien et rédacteur à la rubrique Culture et Société du «Bund» à Berne

ROUSSEAU 2012

Expositions, conférences, opéras, pièces de théâtre, lectures, concerts, films, discussions, visites guidées: Rousseau sera présent sur tous les canaux. Genève est l'épicentre de ces célébrations, qui culmineront le 28 juin avec un «banquet républicain» et un spectacle multimédia organisés dans le parc La Grange pour le tricentenaire de Rousseau le 28 juin. Programme complet sur www.rousseau2012.ch. D'autres événements sont prévus dans le canton de Neuchâtel (www.rousseau300.ch, www.neuchatel-tourisme.ch) et au lac de Bièvre (www.biel-seeland.ch).